



Indiscrétions

The Philadelphia story
de George Cukor

Fiche technique

USA - 1940 - 1h52

N. & B.

Réalisateur :

George Cukor

Scénario :

Donald Ogden Stewart

d'après la pièce de Philip Barry



Musique :

Frank Waxman

Interprètes :

Cary Grant

(C. W. Dexter Haven)

Katharine Hepburn

(Tracy Lord)

James Stewart

(Macaulay O'Connor)

Ruth Hussey

(Elisabeth Umbrie)

John Howard

(George Hilderidge)

Roland Young

(Oncle Willie)

Résumé

L'histoire. Toute la presse en parle : la riche Tracy Lord se prépare à épouser le fat George Hilderidge en secondes noces. L'ancien époux de la future mariée, Dexter Haven, propose à deux journalistes cancaniers de les introduire dans la somptueuse propriété des Lord, juste avant le mariage. Macaulay Connor, gratte-papier maladroit, et Lizzie Umbrie, photographe un peu snob, se voient donc lancés dans les pattes de Tracy Lord, qui a plus d'une corde à son arc...

Critique

D'où vient l'émoi profond qui nous submerge, sans crier gare, à chaque vision de ce joyau du cinéma ? Des talents d'alchimiste d'un cinéaste extra-lucide, qui sait que les pleurs de rire ont le même goût que les larmes d'amertume. Grand orchestrateur de comédie, George Cukor commence donc avec une excellente satire de la presse à sensation et de la haute société. Jamais il n'amuse la galerie en ayant recours à la parodie facile et méchante : ses deux paparazzi ont plus l'air de faons timides que de requins éhontés, et la famille Lord évoque plus une troupe de clowns déjantés

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

qu'une lignée d'aristocrates coincés. Ce qui le fait jubiler plus que tout, c'est la fantaisie échevelée de leur langage, entièrement fondé sur le jeu. Tordantes, inattendues, et implacables, les répliques fusent avec une insolence ahurie. Trois petits tours et puis s'en vont. Pas question de s'attarder, ni de forcer le trait : Cukor a trop de chevaux de bataille pour en essouffler un seul. Il veut aussi parler des femmes, dont il est devenu le metteur en scène fétiche, à force d'intuition et de respect. Katharine Hepburn trouve ici l'un des plus beaux rôles féminins dont une actrice puisse rêver. Au milieu de ses éclats de rire, matures et grinçants, Cukor lui offre de grands moments d'émotion suspendue, où les masques tombent, où le désir, l'amour et la douleur s'expriment à l'état brut. Ici réside le secret de la modernité de ce film incomparable, qui change de registre avec une souplesse excitante.

Marine Landrot
Télérama n°2396 - 13 Décembre 1995

Le «*poison du box-office*» : les gazettes médisantes n'ont pas trouvé de surnom plus aimable pour Katharine Hepburn. A la fin des années 30, la spirituelle rouquine collectionne les critiques acerbes, dont ce billet du New York Times constitue le délicat fleuron : «*Jamais, de mémoire d'homme, on n'a vu à l'écran autant de convulsions, de tics et de papillonnements, de torsions de mains, de haussements de sourcils et le branlements de menton !*» A trois reprises, pourtant, elle a tenté de former un duo comique avec Cary Grant. Peine perdue : ni ses audaces de travestie hors la loi (**Sylvia Scarlett**, 1935), ni ses hilarantes tentatives de domptage de léopard (**L'impossible Monsieur bébé**, 1938), ni ses perfidies de sœur jalouse (**Holiday**, 1938) n'ont trouvé grâce aux yeux du public. «*Quand elle jouait, elle semblait lancer un défi permanent aux spectateurs. Ce n'était pas la mode...*»,

dira plus tard George Cukor pour expliquer l'injuste mise en quarantaine de l'actrice.

En 1939, l'heure de l'exode a sonné. Katharine Hepburn décide de débarrasser le plancher d'Hollywood. Elle rachète elle-même son contrat aux studios de la RKO et s'en va sur les routes d'Amérique pour jouer une pièce drôle et raffinée de Philip Barry : **Indiscrétions**. Le dramaturge l'a écrite pour elle, entièrement sur mesure. Elle raconte les péripéties matrimoniales d'une jeune femme de la haute société dont les secondes noces sont troublées par son ex-mari, accompagné d'un journaliste à sensation délicieusement gauche. Engoncée dans sa panoplie de parfaite pimbêche, l'héroïne cherche à se décorseter pour être enfin libre de ses mouvements, d'esprit comme de cœur. Tout comme Katharine Hepburn, décidée à remodeler son image...

Les quatre cent quinze représentations théâtrales font salle comble. Producteur à la MGM et homme de goût, Joseph L. Mankiewicz est l'un des spectateurs les plus assidus. Il brûle de voir cette pièce adaptée au cinéma. mais son patron, Louis B. Mayer, trouve le propos trop mondain, trop bavard. Tenace, Mankiewicz déploie des trésors d'imagination pour avoir gain de cause.

Il commence par enregistrer les rires du public, électrisé par les pitreries théâtrales de Katharine Hepburn, et fait entendre la bande au directeur des studios. Il s'attelle ensuite lui-même à l'écriture de quelques scènes sans parole, pour aérer le texte de Philip Barry. Ainsi lui doit-on, entre autres, l'ouverture du film où Katharine Hepburn et Cary Grant jouent leur divorce en silence, à la manière des burlesques du début du siècle, se battant à coups de club de golf et de gnons bien écrasés.

Mais surtout, Joseph L. Mankiewicz obtient que la version cinématographique d'**Indiscrétions** soit mise en scène par George Cukor. Connu pour ses talents de directeur d'actrices (il vient

de tourner **Femmes**, un film sans homme), le cinéaste est aussi renommé pour sa remarquable maîtrise des scènes dialoguées. Sous son regard, Katharine Hepburn explose. Physiquement d'abord : débarrassée de ses tics et de son maquillage pâteux, l'actrice affiche une maturité sereine dans des scènes de baignade d'une grande sensualité. Verbalement ensuite : son art du double langage atteint un summum. Derrière chacune de ses tirades, piquantes et incroyablement modernes, Katharine Hepburn dénonce la mascarade de la parole. Qu'elle demande inlassablement l'orthographe du mot «omelette», qu'elle minaude dans un parfait français, ou qu'elle se laisse aller à une logorrhée éthylique, la riche héroïne d'**Indiscrétions** ne sait employer les mots que pour mieux révéler ce qu'elle veut cacher.

Pour obtenir cette sobriété révolutionnaire, George Cukor réduit ses indications à un seul mot : *less* («moins»). Une excellente façon d'obtenir plus et de remettre sa protégée sur les rails du cinéma, juste avant un virage décisif. Six mois plus tard, Katharine Hepburn rencontre Spencer Tracy...

Marine Landrot
Télérama n°2396 - 13 Décembre 1995

The Philadelphia story réunit trois acteurs exceptionnels, un cinéaste prestigieux - un de ceux que l'on a coutume d'appeler, avec Henri Langlois, un grand couturier de la mise en scène - et un producteur qui devait devenir lui-même un cinéaste de tout premier plan, Joseph L. Mankiewicz en personne. Le futur réalisateur de **La comtesse aux pieds nus** avait su réunir pour cette adaptation d'une pièce à succès de Philip Barry tout ce qui se trouvait de mieux.

Tout n'était pourtant pas aussi évident. Katharine Hepburn suscitait pas mal de réserves auprès des principaux studios

hollywoodiens, et était considérée, selon l'expression consacrée, comme «*box office's poison*». Elle avait heureusement pris la précaution, en triomphant sur scène dans la pièce, de signer un contrat précisant qu'elle serait la vedette de l'adaptation faite pour le cinéma, et que ses deux partenaires seraient forcément des acteurs de premier plan, ce qu'elle n'obtint d'ailleurs pas. Ceux dont elle rêvait sans doute - Clark Gable, Spencer Tracy ? - n'étaient pas libres et elle dut se contenter de Cary Grant (avec qui elle avait déjà beaucoup tourné, et récemment encore, sous la direction de George Cukor, dans une autre adaptation d'une pièce de Philip Barry, «*Vacances*») et de James Stewart, qui étaient alors loin d'avoir l'importance qu'ils ont acquise depuis.

Le trio fonctionne dans le charme et la bonne humeur. Qui, mieux que miss Hepburn aurait pu être l'impossible et richissime Tracy Lord, qui n'a divorcé d'un mari infiniment séduisant - Cary Grant - que pour mieux le réépouser sous les yeux d'un gentil photographe timide - James Stewart -, qui, le temps d'une nuit agitée, aura cru pouvoir faire sa conquête. **The Philadelphia story**, en cinquante ans, a eu, très largement, le temps de se faire une place de choix parmi les chefs d'œuvre de la comédie américaine. Nous prendrons deux heures de pur plaisir pour le revoir.

Dominique Rabourdin
Critique à L'Événement du Jeudi
Pariscope - 4 Novembre 1992

Le réalisateur

Les films de Cukor, ne cesse-t-il d'affirmer, ont été tournés à l'intérieur du «système». Je ne suis pas un auteur, conclut-il. S'il ne s'est jamais intéressé au scénario, il n'en a pas moins donné sa marque aux films qu'il signait et nul metteur en scène hollywoodien n'est aussi facile à caractériser.

Cukor, on l'a écrit cent fois, est d'abord un portraitiste de la femme. L'un de ses meilleurs films ne s'intitule-t-il pas justement **Women** ? Il envisage surtout cette femme, la femme dans ses rapports avec son milieu (le cinéma dans **A star is born**, le racisme dans **Bhowani junction**) et face aux tabous. S'étonnera-t-on dans ces conditions qu'il ait dirigé presque toutes les grandes actrices : Constance Bennett, Jean Harlow (**Les invités de huit heures**), Greta Garbo (**Camille, Two-faced woman**), Claudette Colbert (**Zaza**), Ingrid Bergman (**Gaslight**), Greer Garson (**Desire me**), Deborah Kerr (**Edward, my son**), Lana Turner (**A life of her own**), Judy Holliday (**Born yesterday**), Jean Simmons (**The actress**), Ava Gardner (**Bhowani junction**) Kay Kendall (**Les girls**), Anna Magnani (**Wild is the wind**), Sophia Loren (**Heller in pink tights**), Marilyn Monroe (**Le milliardaire**), Judy Garland (**A star is born**), Jane Fonda (**The Chapman report**), Audrey Hepburn (**My fair lady**), Elizabeth Taylor (**The blue bird**) et surtout l'actrice fétiche : Katharine Hepburn (**The Philadelphia story** et autres). Révons à ce qu'aurait dû être **Something's got to give** qui réunissait Cyd Charisse et Marilyn Monroe, film interrompu après la résiliation du contrat de Marilyn par la Fox et le suicide de l'actrice. Révons aussi à ce qu'il aurait fait d'**Autant en emporte le vent**, s'il n'avait été écarté à la demande de Gable qui trouvait qu'il féminisait le film. Cukor, c'est d'autre part la comédie : **Women, Philadelphia story, Les**

girls en sont les sommets. Moins à l'aise dans le drame policier (**Gaslight**) ou le film politique (**Keeper of the flame**), encore qu'il ait donné dans ces genres des œuvres intéressantes, il se déchaîne dans la comédie, se moquant sans satire excessive des mœurs américaines et se faisant le chantre du monde du spectacle, cet univers à double facette qu'il évoque si bien dans un western qui n'a plus rien du western, le ravissant **Heller in pink tights**. La comédie musicale lui doit ses derniers feux, du **Milliardaire** à **My fair lady**. Bien sûr, il y a eu des faux pas, d'affreux mélodrames (**Edward, my son**), des films manqués (**The blue bird**), des comédies insipides. Cukor n'est peut-être pas un grand cinéaste, mais il est de ces marchands de rêve auxquels on demande l'illusion et l'ivresse.

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie		Adam's rib	1949
		Madame porte la culotte	
Grumpy	1930	A life of her own	1950
(co-réalisation avec C. Gardner)		Ma vie à moi	
Virtuous sin,		Born yesterday	
The Royal family of Broadway	1931	Comment l'esprit vient aux femmes	
Tarnished lady		The marrying kind	1951
Girls about town		Je retourne chez maman	
One hour with you	1932	The model and the marriage broker	
co-réalisateur Ernest Lubitsch		Pat and Mike	1952
What price Hollywood ?		Mademoiselle Gagne-tout	
A Bill of divorcement		The Actress	1953
Héritage		It should happen to you	
Rockabye		Une femme qui s'affiche	
Our betters		A star is born	1954
Dinner at eight	1933	Une étoile est née	
Les invités de huit heures		Bhowani junction	1955
Little women		La croisée des destins	
Les quatre filles du docteur March		The girls	1957
The personal history, adventures,		Les girls	
experiences and observations of		Wild is the wind	
David Copperfield	1934	Car sauvage est le vent	
Sylvia Scarlett	1935	Heller in pink tights	1959
Roméo et Juliette	1936	La Diablesse en collant rose	
Camille		Let's make love	1960
Le Roman de Marguerite Gautier		Le milliardaire	
Holiday	1938	Song without end	
Vacances		Le bal des adieux	
Zaza	1939	(film de Charles Vidor achevé par Cukor)	
The women		The Chapman report	1962
Femmes		Les liaisons coupables	
Susan and God		Something got to give	1963
Suzanne et ses idées		(inachevé)	
The Philadelphia story	1940	My fair lady	1964
Indiscrétions		Justine	1969
A woman's face	1941	Travels with my aunt	1972
Il était une fois		Voyages avec ma tante	
Two-faced woman		The blue bird	1976
La femme aux deux visages		L'oiseau bleu	
Her cardboard lover	1942	Rich and famous	1981
Keeper of the flame		Riches et célèbres	
La flamme sacrée			
Gaslight	1944		
Hantise			
Winged victory			
Desire me	1947		
La femme de l'autre			
A double life			
Othello			
Edward my son	1948		
Edouard mon fils			